

POPPER ET LA MÉTHODOLOGIE ÉCONOMIQUE : UN PROFOND MALENTENDU

L'œuvre philosophique de Karl Popper, assurément l'un des monuments les plus importants de la philosophie contemporaine, est maintenant assez bien connue en France. À ce jour, la plupart de ses ouvrages sont traduits, et certains aspects de l'œuvre ont déjà fait l'objet de savantes exégèses¹. L'intérêt particulier que les économistes de langue anglaise ont porté à cette œuvre a aujourd'hui sa contrepartie chez les économistes français spécialisés en matière d'épistémologie². C'est de cet intérêt particulier, voire singulier, qu'il sera ici question. Les économistes font-ils une lecture légitime et défendable de la philosophie des sciences de K. Popper ? Ne serait-elle pas en porte-à-faux, comme je le suggérerai en conclusion ?

Il faut d'abord être clair : K. Popper a très peu traité de la science économique. Et s'il fallait caractériser d'un trait l'attitude du philosophe de Londres face à cette discipline, il faudrait probablement dire que K. Popper est passé, en l'espace de cinquante ans, de l'idée que l'Économie était une science particulièrement réussie, permettant de nourrir de grands espoirs en matière d'ingénierie sociale, à l'idée que, finalement, « on peut discuter sur le statut scientifique de l'économie » et que, chose plus importante encore, « les théories économiques ne contribuent que faiblement à la résolution de nos problèmes pratiques et quotidiens ». Telle était finalement selon K. Popper « la vraie question »³. Cette affir-

1. Cf., entre autres, les actes du colloque organisé par Renée Bouveresse au Centre culturel de Cerisy-la-Salle du 1^{er} au 11 juillet 1981, parus sous le titre *Karl Popper et la science d'aujourd'hui*, Paris, Aubier, 1981.

2. Cf. *Économies et sociétés*, t. XX, octobre 1987, Cahiers de l'I.S.M.E.A., série *Économia*, Histoire de la pensée économique, n° 8, numéro spécial sur « La pensée de Karl Popper et la science économique ». Ce numéro comprend des articles qui sont directement pertinents pour la problématique que je développe ici, à savoir ceux d'Alain Boyer, Jérôme Lallement, Hubert Brochier, Bernard Walliser et Claude Le Pen.

3. Cf. Karl R. POPPER, « Entretien sur l'économie », *Revue française d'économie*, vol. 1, 2, automne 1986, p. 55-64, p. 58.

mation péremptoire contraste étrangement avec l'optimisme quelque peu triomphaliste qu'il affichait ouvertement à son arrivée à Londres. Si, pour lui, au milieu des années quarante, les sciences sociales doivent encore chercher leur Galilée ou leur Pasteur plutôt que leur Newton ou leur Darwin⁴, il importe de démarquer nettement l'Économie des autres disciplines puisque « on doit admettre cependant que l'économie mathématique montre qu'une science sociale au moins a traversé sa révolution newtonienne »⁵.

Quelles qu'aient été les variations de K. Popper, force est de constater que les économistes lui ont bien rendu la monnaie de sa pièce. Vis-à-vis de sa philosophie des sciences, ils sont passés en peu de temps du mariage au divorce. Il faut s'étonner, en effet, bien qu'il n'ait presque rien écrit de très élaboré sur le sujet⁶, que les économistes intéressés par la méthodologie en aient fait d'abord leur mentor, avant d'en venir à cette conclusion, très répandue aujourd'hui, que le réfutationnisme est une impasse méthodologique. Ces deux attitudes sont historiquement reliées : à défaut d'avoir « livré la marchandise », le réfutationnisme est vu actuellement comme un obstacle au progrès épistémologique de l'Économie.

Comment rendre compte, en premier lieu, de l'engouement manifesté à l'égard du falsificationnisme (synonyme du réfutationnisme) jusqu'aux années quatre-vingts, en second lieu de la critique radicale de cette philo-

4. Cf. *Misère de l'historicisme*, trad. de H. ROUSSEAU, Paris, Plon, 1956, p. 64 ; trad. rev. et augm., Paris, Agora, 1988.

5. *Ibid.*, p. 160, n. 3.

6. Une précision s'impose ici d'entrée de jeu. K. Popper a écrit deux ouvrages consacrés plus immédiatement à des questions relevant de la philosophie des sciences sociales, à savoir *Misère de l'historicisme*, *op. cit. supra* n. 4, et *La Société ouverte et ses ennemis*, 2 vol., trad. de Jacqueline BERNARD et Philippe MONOD, Paris, Seuil, 1979. Deux autres textes importants de Popper font également partie de ce corpus spécifique, soit : « La logique des sciences sociales », in Theodor ADORNO et Karl POPPER, *De Vienne à Francfort, la querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Complexe, 1979, p. 75-90, et « La rationalité et le statut du principe de rationalité », in Emil M. CLAASSEN, dir., *Les Fondements philosophiques des systèmes économiques*, Paris, Payot, 1967, p. 142-150. Ce n'est pas de cette partie spécifique de l'œuvre de Popper que je traiterai ici car, comme on le verra, et aussi étrange que cela paraisse, ce n'est pas d'abord cette partie qui a historiquement retenu l'attention des économistes intéressés par la méthodologie économique, sauf plus récemment. On a même prétendu que ces deux chapitres de la pensée de Popper étaient contradictoires : Cf. D. WADSWORTH, « Karl Popper and Economic Methodology : A New Look », *Economics and Philosophy*, I, 1, 1985, p. 83-99. Quoi qu'il en soit des problèmes de compatibilité entre ces deux dimensions de la pensée de K. Popper, c'est, historiquement du moins, d'abord et avant tout la philosophie des sciences présentée dans *La Logique de la découverte scientifique*, *infra* n. 16, qui a été et est encore au centre des débats, voire de la controverse. Cf., à ce propos, Mark BLAUG, « Comment on Hands : Karl Popper and Economic Methodology », *Economics and Philosophy*, I, 2, 1985, p. 286-288, et Bruce J. CALDWELL, « Some Problems with Falsificationism in Economics », *Philosophy of the Social Sciences*, 14, p. 489-495. Ma position personnelle concernant cette partie de l'œuvre de K. Popper se trouve articulée dans deux articles distincts : « Popper, Hayek et la question du scientisme », *Manuscrito*, vol. IX, 2, oct. 1986, p. 125-156, et « Confuting Popper on the Rationality Principle », *Philosophy of*

sophie et de son rejet violent aujourd'hui ? L'explication m'apparaît simple : dans un cas comme dans l'autre, il existe un profond malentendu sur la tâche de cette philosophie des sciences et ce qu'elle est susceptible d'apporter aux scientifiques eux-mêmes.

I. — HISTOIRE DU RÉFUTATIONNISME EN ÉCONOMIE

Bien que K. Popper ait préféré parler de physique, de biologie évolutionniste et de théorie des probabilités, plusieurs économistes se sont ouvertement déclarés falsificationnistes. Tout commence avec la première visite de K. Popper à la London School of Economics and Political Science (LSE). C'est là, en effet, qu'au printemps de 1936, dans le cadre du séminaire animé par F. Hayek, K. Popper présente les arguments qu'il publiera plus tard sous le titre *The Poverty of Historicism*⁷. Il vaut la peine de noter qu'assistèrent également à ce séminaire G. L. S. Schackle, Lionel Robbins et aussi Terence Hutchison. F. Hayek avait pris connaissance de la *Logik der Forschung* dès 1935, information corroborée par K. Popper dans son autobiographie. Comme il le déclare lui-même, quand il rejoint le corps professoral de la LSE en janvier 1946, K. Popper se lie de manière privilégiée avec des économistes plutôt qu'avec des philosophes, précisément avec F. Hayek, L. Robbins et T. Hutchison⁸.

Sur quels économistes K. Popper exerçait-il une influence, quelles en furent les conséquences ? C'est une autre question sujette à controverse. Neil de Marchi a consacré une étude tout à fait intéressante aux économistes de la LSE après l'arrivée de Karl Popper, du milieu des années quarante au milieu des années soixante⁹. Cette étude me servira de trame. Les historiens de la pensée méthodologique en Économie, et N. de Marchi lui-même, s'entendent en général pour dire que T. Hutchison fut le

the Social Sciences, à paraître en décembre 1993 dans un numéro spécial entièrement consacré à K. Popper.

7. Cette information est corroborée par Ernst H. GOMBRICH, « The Logic of Vanity Fair », in Paul A. SCHILPP, éd., *The Philosophy of Karl Popper*, La Salle, Ill., Open Court, 1974, p. 927.

8. Cf. K. POPPER, *La Quête inachevée*, trad. de l'anglais par Renée BOUVERESSE, Paris, Calmann-Lévy, 1981, section 24, p. 163-171.

9. Cf. Neil de MARCHI, « Popper and the LSE Economists », in N. de MARCHI, éd., *The Popperian Legacy in Economics... And Beyond*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988. Cet ouvrage contient une série d'articles dus à Mark Blaug, Bruce Caldwell, D. Wade Hands, Mary Morgan, Joop J. Klant, E. Roy Weintraub, Donald McCloskey, Arjo Klamer, Terence W. Hutchison, Daniel M. Hausman et Neil de Marchi lui-même, qui retiendront particulièrement mon attention dans l'analyse qui va suivre.

premier à attirer l'attention des économistes sur le critère poppérien de démarcation dans les années trente¹⁰. Selon N. de Marchi, T. Hutchison « s'en servit pour faire voir à quel point ce qui passait à l'époque pour analyse économique consistait à déguiser des tautologies en propositions sur la réalité »¹¹. T. Hutchison aurait écrit en réaction à l'ouvrage de L. Robbins paru quelques années auparavant mais aussi au pamphlet publié également en 1932 par Joan Robinson, le tuteur de T. Hutchison à Cambridge¹². Au cours des années 1930 et même des années 1940, la « tradition analytique » de L. Robbins au Royaume-Uni, comme celle de P. Samuelson aux États-Unis, était dominante : cette tradition, essentiellement fondée sur la statique comparative, reposait surtout sur l'analyse qualitative et non sur l'analyse quantitative¹³. N. de Marchi estime qu'il s'agit là d'un type de recherche où les occasions de mise à l'épreuve empirique n'étaient ni fréquentes, ni décisives¹⁴.

On ne peut comprendre le succès initial de la doctrine réfutationniste en Économie sans connaître la méthodologie associée alors à la tradition dominante. Au début des années trente, l'ouvrage essentiel était, selon N. de Marchi, l'essai de L. Robbins¹⁵. C'est précisément l'ouvrage contre lequel T. Hutchison polémiquera en 1938.

On peut considérer comme N. de Marchi que le débat Hutchison-Robbins reste à l'arrière-plan d'une controverse qui s'est déroulée ailleurs, particulièrement dans les travaux de R. Lipsey et de

10. L'ouvrage de Terence W. HUTCHISON où le falsificationnisme est présenté comme le système de philosophie des sciences susceptible de renouveler la méthodologie économique est *The Significance and Basic Postulates of Economic Theory*, Londres, Macmillan, 1938, 2^e éd., New York, Auguste Kelly, 1960. Pour en savoir plus long sur T. HUTCHISON, on consultera également *On Revolutions and Progress in Economic Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, et *The Politics and Philosophy of Economics : Marxians, Keynesians and Austrians*, Oxford, Basil Blackwell, 1981. Pour ce qui concerne ses positions les plus récentes, il faut lire son article « The Case for Falsification », in N. de MARCHI, éd., *op. cit. supra* n. 9, p. 169-181.

11. Cf. N. de MARCHI, *op. cit. supra* n. 9, p. 7 : « [Hutchison] used it to show just how much of what then passed for economic analysis was tautology masquerading as substantive propositions. »

12. Joan ROBINSON, *Economics Is a Serious Subject*, Londres, 1932.

13. L'analyse de N. de Marchi est très largement redevable à celle de Bruce CALDWELL, *Beyond Positivism : Economic Methodology in Twentieth Century*, Londres, George Allen & Unwin, 1982, chap. 6 : « Robbins versus Hutchison — The Introduction of Positivism in Economic Methodology », p. 99-138, de même qu'à celle de A. W. COATS, « Half a Century of Methodological Controversy in Economics : as Reflected in the Writings of T. W. Hutchison », in A. W. COATS, éd., *Methodological Controversy in Economics : Historical Essays in Honor of T. W. Hutchison*, Greenwich, Conn., JAI Press, 1983.

14. N. de MARCHI, *op. cit. supra* n. 9, p. 140.

15. Lionel ROBBINS *An Essay on the Nature and Significance of Economic Science*, Londres, Macmillan, 1932, 2^e éd. revue 1935, 3^e éd., New York, New York University Press, 1984, préf. de W. J. BAUMOL, trad. de l'anglais par Igor KERSTOVSKY sous le titre *Essai sur la nature et la signification de la science économique*, Paris, Médicis, 1947.

G. C. Archibald à la LSE. Mais, à mon sens, le véritable débat épistémologique prend corps dans la controverse Robbins-Hutchison à la fin des années 1930. N. de Marchi estime de son côté que la doctrine de K. Popper exposée dans *La Logique de la découverte scientifique*¹⁶, et tout particulièrement ses idées sur l'importance des tests en matière de théorie empirique, ont été déterminantes dans l'orientation de la LSE jusqu'au début des années 1960. R. Lipsey quitte cette école pour Essex en 1964 et G. C. Archibald abandonne apparemment tout intérêt pour ce genre de débats peu après la publication en 1966 d'un article sans grand écho « Refutation or Comparison ? »¹⁷. Les économistes formés par L. Robbins se seraient détournés progressivement de sa méthode et, sous l'influence de T. Hutchison en poste à la LSE jusqu'en 1956, auraient progressivement adopté la méthodologie préconisée par K. Popper. De là le succès du falsificationnisme auprès de nombreux économistes anglais et américains¹⁸.

Une telle interprétation me paraît négliger au moins trois faits. Le premier, c'est la présence de F. Hayek à la LSE jusqu'en décembre 1949. F. Hayek y avait fait son entrée en 1935 à la demande de L. Robbins. La doctrine méthodologique de L. Robbins présentée dans son ouvrage de 1932 manifeste l'influence de Ludwig von Mises. F. Hayek, de son côté, avait été élève et disciple de L. von Mises. Cependant, il ne tarda pas à découvrir la *Logik der Forschung* de K. Popper. F. Hayek a probablement signalé l'ouvrage à T. Hutchison qui le lut ensuite pendant son séjour à Bonn de 1935 à 1938. F. Hayek, T. Hutchison et, j'ajouterais, L. Robbins *via* F. Hayek furent certainement les trois premiers économistes gagnés par le réfutationnisme. Aussi peut-on raisonnablement avancer que l'issue du débat crucial de l'époque, tout entier marqué par l'opposition entre a-priorisme et empirisme, fut largement déterminée par l'épistémologie poppérienne. Une telle conclusion mériterait toutefois une plus ample démonstration. Il serait encore possible que les économistes du

16. Cf. K. POPPER, *La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973, traduit de *The Logic of Scientific Discovery*. L'ouvrage date de 1934, pour la version originale en allemand, mais fut publiée avec la mention « 1935 ». Il n'a été publié en anglais, et dans une version revue et augmentée, que vingt-cinq ans plus tard, en 1959. C'est d'ailleurs pourquoi la version anglaise se réfère constamment au *Postscript : After Twenty Years*, une « postface » qui n'a jamais vraiment été ajoutée à l'édition de 1959 et qui n'a été publiée que beaucoup plus tard sous forme de trois ouvrages séparés : cf. *Realism and the Aim of Science* ; *The Open Universe. An Argument for Indeterminism* ; *Quantum Theory and the Schism in Physics*, éd. par W. W. BARILEY III, Totowa, N.J., Rowman and Littlefield, 1982 ; les deux premiers volumes ont paru en traduction française sous le titre *Le Réalisme et la science*, Paris, Hermann, 1990 ; et *L'Univers irrésolu. Plaidoyer pour l'indéterminisme*, Paris, Hermann, 1984.

17. Chris ARCHIBALD, « Refutation or Comparison ? », *British Journal for the Philosophy of Science*, 17, 1966, p. 279-296.

18. Cf. *art. cit. supra* n. 9, p. 141.

moment soient devenus empiristes sous l'influence grandissante du positivisme viennois (Otto Neurath et Felix Kaufmann). Laissons cette piste pour l'heure, et venons-en au deuxième fait.

À partir de 1935-1936, la pensée de F. Hayek s'infléchit. « Economics and Knowledge »¹⁹ met en lumière un intérêt pour la dimension épistémique de la théorie économique et l'abandon d'une conception purement « analytique » ou a-prioriste en faveur d'une vision plus ouverte à l'empirisme. F. Hayek a maintes fois proclamé qu'il devait cet infléchissement à Popper²⁰.

Troisième fait. Assez étrangement peut-être, l'essai méthodologique de Milton Friedman (1953) revendique un certain falsificationnisme bien que le nom de K. Popper n'y soit jamais mentionné²¹. Le chaînon manquant est encore à mon sens F. Hayek lui-même. Il avait quitté son poste à la LSE en décembre 1949 pour rejoindre, dès le mois suivant, l'université de Chicago où se trouvait M. Friedman²².

Il n'est donc pas évident que T. Hutchison ait été le canal principal du réfutationnisme en Économie²³. Pour l'essentiel, les critiques de T. Hutchison à L. Robbins s'inspirent plus du vérificationnisme que du réfutationnisme, bien que l'importance des tests négatifs ne lui échappe pas. D'ailleurs, T. Hutchison ne cherche pas principalement à tester les hypothèses mais à stigmatiser le vide des « propositions de la théorie pure ». Ensuite, il veut souligner combien l'hypothèse néo-classique de l'« anticipation parfaite » des agents économiques est irréaliste. Enfin, T. Hutchison insiste sur l'illégitimité de l'introspection pour fonder les postulats de base de la théorie micro-économique et propose d'utiliser des techniques d'investigation empirique beaucoup plus systématiques et poussées pour y parvenir. Tels sont les principaux éléments de la doctrine que T. Hutchison oppose à la « méthodologie pseudo-scientifique » mise en avant, soutient-il, par Robbins, méthodologie ouvertement inspirée par les théoriciens de l'École autrichienne. Cela dit, il faut bien voir que si la

19. Cf. Friedrich A. HAYEK, « Economics and Knowledge », *Economica*, n.s., vol. 4, 13, 1937, p. 33-54; repris in F. A. HAYEK, *Individualism and Economic Order*, Londres/Chicago, Routledge & Kegan Paul/University of Chicago Press, 1948, p. 33-56; rééd. de poche, Chicago, Henry Regnery Co., Gateway edition, 1972; réimpr. Chicago, University of Chicago Press, Midway reprint, 1980.

20. Sur ce point, cf. mon article de 1986 dans *Manuscrito*, art. cit. supra n. 6.

21. C'est un fait que j'ai récemment tenté de mettre en lumière dans « Friedman's Methodological Stance and Popper's Situational Logic », *Methodus*, vol. 4, 1, juin 1992, p. 118-125.

22. Cf. mon article « Un nouveau discours de la méthode », in Marc LAVOIE et Mario SECARECCIA, dir., *Friedman et son œuvre*, Montréal/Paris, Presses de l'Université de Montréal/Dunod, à paraître en 1993.

23. B. CALDWELL a raison de souligner que T. Hutchison a sensibilisé les économistes au « positivisme » plutôt qu'au « réfutationnisme ». Cf. son article in N. de MARCHI, éd., *op. cit. supra* n. 9, p. 106.

critique de T. Hutchison atteint de plein fouet les économistes de l'école de Menger, elle atteint tout autant ceux de l'école de Walras.

Quoi qu'en dise N. de Marchi, quand T. Hutchison parle de tester les hypothèses, il n'utilise assurément pas un langage clairement poppérien²⁴. Deux remarques suffiront à établir ce point. La position de L. Robbins à laquelle s'en prend T. Hutchison n'affirme pas que les lois économiques ne sont pas empiriques, comme T. Hutchison le lui fait dire, mais plutôt que ces lois ne peuvent pas être dérivées de l'observation ; que, de plus, elles n'ont pas à l'être ; enfin, qu'elles devraient servir de guide à l'enquête empirique seulement là où elles s'appliquent effectivement et non universellement, chose bien différente. En second lieu, T. Hutchison, manifestement, ne semble pas voir que le réfutationnisme est une arme contre l'inductivisme et la thèse méthodologique qui dérive les lois de l'expérience et les qualifie d'« inférences inductives »²⁵. Ces deux remarques sont suffisantes, me semble-t-il, pour faire apercevoir que le débat entre L. Robbins et T. Hutchison se déroule à l'intérieur de l'empirisme : il oppose les « empiristes aprioristes »²⁶, selon les termes de J. Klant, à ceux que j'appellerais de mon côté des « empiristes inductivistes ». T. Hutchison n'a donc pas introduit le réfutationnisme auprès des économistes puisqu'il ne l'interprétait pas correctement. C'est plutôt à F. Hayek que revient ce rôle puisque, contrairement à T. Hutchison, il en a compris le sens profond : celui d'être un antivérificationnisme et un anti-inductivisme. Quant à T. Hutchison, Fritz Machlup a sans doute eu raison de dire qu'il était un « relucant ultra-empiricist »²⁷.

C'est le sens des remarques de L. Robbins en 1938 dans un texte, particulièrement éclairant, paru l'année même où Hutchison publie son ouvrage critique²⁸. L. Robbins y revient sur plusieurs questions de nature

24. L'erreur de T. HUTCHISON est facile à déceler, par ex., in *op. cit. supra* n. 10, 1938, p. 62 et 64 : « By apparently all other scientists apart from logicians, mathematicians, and many economists, scientific laws are regarded as inductive inferences *conceivably falsifiable*, though not *practically falsified*, empirically. [...] We suggest that the term "law" should be reserved only for those empirical generalizations such as Pareto's or Gresham's law or the law of diminishing returns, or diminishing marginal utility. It is such laws as these that it is the central object of science to discover. » Cette conception inductiviste est difficilement attribuable à Popper.

25. Cf. *ibid.*, p. 108.

26. Cf. Joop J. KLANT, *The Rules of the Game. The Logical Structure of Economic Theories*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984 (original en néerlandais, 1979).

27. Cf. Fritz MACHLUP, « Terence Hutchison's Reluctant Ultra-Empiricism », in *Methodology of Economics and Other Social Sciences*, New York, Academic Press, 1978, p. 493-503, publié initialement sous le titre de « Rejoinder to a Reluctant Ultra-Empiricist », *Southern Economic Journal*, vol. 22, avr. 1956. Cf. aussi ID., « The Problem of Verification in Economics », *The Southern Economic Journal*, vol. 22, 1955.

28. Cf. L. ROBBINS, « Live and Dead Issues in the Methodology of Economics », *Economica*, n.s., vol. 5, août 1938, p. 342-352.

philosophique. Si certaines lui semblent engendrer des débats inutiles parce que dépassés, d'autres lui paraissent, par contre, relever de considérations toujours actuelles. Une de ces questions est, selon L. Robbins, celle de l'« exact statut logique de certaines des suppositions les plus générales sur lesquelles se fonde l'Économie »²⁹, notamment celles qui relèvent aujourd'hui de « l'appareil analytique » de la micro-économie (par exemple, l'utilité marginale décroissante, la maximisation de l'utilité subjective espérée, ou encore la transitivité ou la complétude de l'ordre de préférence de l'agent). Deux écoles s'opposent ici suivant L. Robbins. L'une, à laquelle appartiennent F. Kaufmann et T. Hutchison, considère que ces suppositions dérivent de l'expérience et jouissent du même statut provisoire que n'importe quelle autre supposition empirique³⁰. L'autre, à laquelle se rattachent, L. von Mises et H. Bernardelli³¹, considère ces suppositions comme des « principes rationnels », posés *a priori* : manifestes dans l'expérience, ils « ne requièrent aucunement l'appel à l'expérience pour démontrer leur ultime validité »³².

Dans la thèse de L. Robbins, il est remarquable que ce débat soit de nature strictement philosophique et qu'il « se situe à l'extérieur de l'Économie ». L'issue du débat, résolument spéculative, n'a pas d'incidence concrète dans le travail de l'économiste :

« Nous devrions tous nous entendre sur le fait que l'étudiant mythique à la Schmoller qui, après cinq cents pages d'analyses statistiques, a décidé que le prix du porc dans le district est de Berlin au cours des années 1895-1900 a été « déterminé par l'offre et la demande », a perdu son temps »³³.

La pratique scientifique de l'Économie n'est pas concernée par l'issue du débat. Et L. Robbins s'en explique ainsi :

29. *Ibid.*, p. 347.

30. Felix KAUFMANN, un membre du Cercle de Vienne, a notamment publié un important texte à l'occasion de ce débat. Cf. « Do Synthetic Propositions a Priori Exist in Economics? A Reply to Dr. Bernardelli », *Economica*, n.s., vol. 4, 1937, p. 337-342. Sa philosophie des sciences sociales est exposée dans *Methodenlehre der Sozialwissenschaften*, Vienne, Verlag Julius Springer, 1936 ; trad. angl., *Methodology of the Social Sciences*, Londres, Oxford University Press, 1944 ; rééd., New York, Humanities Press, 1958.

31. Harro BERNARDELLI fut un important protagoniste dans ce débat d'époque. Cf. « What has Philosophy to contribute to the Social Sciences and to Economics in Particular? », *Economica*, n.s., vol. 3, nov. 1936, p. 443-454, et aussi *Die Grundlagen der ökonomischen Theorie*, Tübingen, 1933.

32. Cf. L. ROBBINS, *art. cit. supra* n. 28, p. 348.

33. Cf. *ibid.*, p. 349 : « We should all agree that the mythical Schmoller student who, after five hundred pages of statistical investigations, decided that the price of pork in the Eastern District of Berlin in the years 1895-1900 was "determined by supply and demand", had been wasting his time. »

« Que l'on pense que les suppositions fondamentales de la pure théorie du choix se basent sur l'observation ou plutôt qu'elles nous sont connues *a priori*, tout le monde s'entend néanmoins sur les principales conclusions. Car, si elles prennent appui sur un savoir *a priori*, alors, dans cette mesure même, elles sont certaines. Mais même si ce n'était pas le cas, il serait alors néanmoins admis de tous que les faits de l'expérience correspondant à ces suppositions particulières sont si généraux qu'ils peuvent être traités *comme si* elles étaient certaines. Seul celui qui ne connaîtrait rien de l'Économie pure pourrait prétendre que ces suppositions ont été insuffisamment testées »³⁴.

Mais de tels tests concluants sont inutiles et, mieux, impossibles en pratique. De plus, personne n'a jamais prétendu que l'on pouvait utiliser de telles suppositions *a priori* dans l'interprétation de cas particuliers sans faire appel à des hypothèses supplémentaires dont le fondement est manifestement de nature empirique et dont l'application doit être constamment soumise à des tests de vérification. Ainsi, même si l'on admettait « les thèses les plus fortes de l'apriorisme »³⁵, la nécessité de la recherche empirique n'en serait pas du tout amoindrie.

Pour L. Robbins, que l'on soit aprioriste ou empiriste en ce qui concerne les fondements conceptuels de la science économique, il n'en reste pas moins que ces principes fondamentaux « tout comme ceux de la mécanique classique, doivent, pour des raisons pratiques, être considérés comme s'appliquant, sinon partout et toujours, du moins de manière suffisamment étendue pour que l'on n'ait pas à s'en préoccuper à chaque fois qu'on s'en sert »³⁶. Mais dans ces conditions, le raisonnement économique en situation de demande « normale » permet de conclure à une certaine « direction » des changements de prix, mais ne permet pas de dire quoi que ce soit de précis sur leur ampleur. Or, chez L. Robbins, c'est la « réalité » que l'économiste cherche à connaître et l'information factuelle est absolument indispensable. C'est, en effet, la magnitude des changements de prix que l'on veut connaître pour une conjoncture donnée. Mais pour y parvenir, il faut être en possession d'une information précise sur l'*élasticité de la demande* dans cette situation particulière. Or, même à supposer que l'on dispose de cette information, aucun calcul ne sera possible si le nouveau concept théorique fondamental de l'*élasticité de la demande* n'est pas d'abord défini dans le cadre de la théorie écono-

34. *Ibid.*, p. 348.

35. *Ibid.*, p. 349 : « the widest claims of a priorism. »

36. *Ibid.*, p. 349.

mique pure, et si les lois régissant le phénomène qu'il désigne ne sont d'abord posées *a priori*. Telle est la thèse défendue par L. Robbins.

Ici intervient, à mon sens, le véritable débat entre aprioristes et empiristes : les recherches statistiques peuvent-elles nous donner la possibilité de découvrir « des lois quantitatives exactes et strictement valides », découverte qui placerait l'Économie sur le même pied que les sciences de la nature ? L. Robbins, soumis à cette question, livre le sens véritable de l'apriorisme qu'il affiche. Il endosse cette opinion d'Arthur Pigou³⁷, qu'en Économie, l'analogie de la constante gravitationnelle utilisable partout pour traiter des situations où offre et demande sont élastiques n'existe pas. Il n'est pas même envisageable de pouvoir jamais découvrir une telle constante numérique parce que l'univers économique et social est un monde où ce qui tient lieu, par analogie, d'atome ou d'élément fondamental change constamment et varie selon les contextes, sous l'effet de l'intervention de « la conscience humaine » (c'est la formule d'A. Pigou). Or, sans « constantes », pas de lois empiriques quantitatives, impossible de procéder à la généralisation mathématique des observations particulières, selon L. Robbins.

Voici en contraste deux sortes d'univers, l'un où tout change rapidement, et l'autre où des constantes de longue durée sont apparemment décelables. Le propos central de L. Robbins ici est de distinguer radicalement, d'une part, l'univers économique, qui ne peut, selon lui, faire l'objet d'un traitement quantitatif exact puisque les données statistiques sur lesquelles peut se baser le calcul de l'économiste sont de part en part conjoncturelles et varient selon les contextes ou les périodes, et, d'autre part, l'univers physique, qui peut faire l'objet d'une quantification exacte puisqu'il est possible d'y découvrir des rapports mathématiques constants entre phénomènes. L. Robbins soutient donc qu'un calcul précis des valeurs d'une grandeur physique universelle est possible puisque le résultat d'un tel calcul n'a pas à être relativisé par rapport au temps. Qui plus est, ce calcul peut, selon lui, être exact puisque le physicien a le loisir de découvrir des lois qui ont partout et toujours la même valeur. Mais L. Robbins affirme péremptoirement que la même situation épistémologique ne saurait se présenter en Économie, où les constantes sont apparemment indécélables. C'est pourquoi il prétend que si le physicien peut, de son côté, effectuer des calculs rigoureusement exacts et précis dans le domaine qui le concerne, l'économiste, pour sa part, n'y parvient jamais puisqu'il s'intéresse à des faits dont la nature même n'est pas stable, ce qui l'oblige à se contenter d'estimations et d'approximations faites

37. Cf. Arthur C. PIGOU, *Economics of Welfare*, 3^e éd., p. 9-10, cité in L. ROBBINS, *art. cit. supra* n. 28, p. 350, n. 1.

« sous toutes réserves », pour des temps restreints et des lieux circonscrits, et dont les limites mêmes sont inassignables.

L'argument de l'absence de constantes, en d'autres termes le « paradoxe paramétrique », est absolument crucial pour comprendre la position de L. Robbins. Elle se trouve finalement très proche de celle de F. Hayek après sa conversion au réfutationnisme. C'est pourquoi j'en viens pour ma part à la conclusion qu'il y a finalement moins d'affinité entre le réfutationnisme et le « positivisme » de T. Hutchison qu'entre le falsificationnisme et la doctrine philosophique embrassée par L. Robbins et F. Hayek.

Qui plus est, la défaite de T. Hutchison dans ce débat me paraît patente. Il reconnaît lui-même en 1981 qu'une proposition universelle comme la loi de la demande ne peut être aucune des deux sortes de « lois » envisagées, par exemple, par Carl Menger³⁸.

« En fait, il semble aujourd'hui souhaitable que l'on reconnaisse qu'il n'y a à peu près pas de généralisations en Économie qui puissent être décrites sûrement et correctement comme des "lois", et cela doit être dit dans l'intérêt de la clarté »³⁹.

La loi de la demande ne peut pas être considérée comme une « loi exacte » : une « authentique loi de la demande [...] doit être testable ou falsifiable, et il ne peut s'agir d'une loi que "nos lois de la pensée nous empêchent de concevoir autrement que comme absolue et sans exceptions possibles" ». Second argument pour lequel cette prétendue loi ne peut pas être vue comme une « loi empirique » : il ne peut s'agir, comme le voulait Menger, d'une « généralisation inconditionnelle ». Les expressions comme « la loi de Say », « la loi de Walras », « la loi des rendements décroissants », que cite Hutchison⁴⁰, ne représentent pas, selon lui, des lois au sens de K. Popper. Appeler ces formulations des « lois » pré-suppose qu'il s'agit de propositions plus « strictes » qu'elles ne le sont effectivement.

Si ma lecture est la bonne, le réfutationnisme (finalement ambigu ou équivoque chez T. Hutchison, mais explicite et avoué chez F. Hayek) a servi aux économistes à découvrir la portée empirique réelle, toute limitée

38. Cf. T. HUTCHISON, *The Politics and Philosophy of Economics : Marxians, Keynesians and Austrians*, Oxford, Basil Blackwell, 1981, en part. chap. 6, « Carl Menger on Philosophy and Methods », p. 176-202, et chap. 7, « Austrians on Philosophy and Method (since Menger) », p. 103-232.

39. Cf. *ibid.*, p. 181 : « In fact, today it seems desirable to recognize that there are almost no, and perhaps absolutely, no, generalizations in economics that are safely and suitably, in the interests, of clarity, to be described as "laws". »

40. Cf. *ibid.*, p. 181.

qu'elle soit, de leurs théorisations plutôt qu'à transformer leur science en une « physique sociale », illusion initiale que T. Hutchison a fini par dénoncer. Bien loin de considérer, comme Neil de Marchi, que l'adoption du réfutationnisme ait eu pour effet de débouter les économistes aprioristes de leurs prétentions épistémologiques et de convertir leurs successeurs à l'empirisme, il faut plutôt admettre que les économistes, ayant véritablement compris les exigences du réfutationnisme comme « méthodologie de la science empirique », s'en sont servis pour tracer les limites intrinsèques d'une Économie conçue comme une science empirique.

II. — LE RÉCENT REJET DU RÉFUTATIONNISME EST-IL FONDÉ ?

Quoi qu'on dise de l'impact historique du réfutationnisme en Économie, on doit aujourd'hui se rendre au constat que cette philosophie des sciences est ouvertement abandonnée par presque tous les économistes qui se préoccupent de méthodologie. La situation est, en un sens, pire qu'on ne le soupçonnerait. D'un côté, ceux que l'on aurait pu croire d'obédience réfutationniste, tant ils se prétendaient tels sans l'être véritablement, finissent par confesser leur embarras ou leur repentir. Mais de l'autre, les poppériens avoués ou authentiques en font tout autant. Chacun a, en quelque sorte, changé de conviction — si ce n'est, peut-être, F. Hayek, qui paraît être resté fidèle au réfutationnisme, et cohérent jusqu'au bout avec lui-même⁴¹.

Mark Blaug, sans doute la figure de proue du falsificationnisme en méthodologie économique durant les années 1980, est un bon exemple. Tout en prétendant que « la plupart des économistes sont falsificationnistes, mais avec un petit " f " »⁴², il en est venu, au cours de la discussion qui a suivi son exposé au colloque d'Amsterdam en 1985 (publié par N. de Marchi en 1988), à changer son opinion et à considérer qu'il a parlé trop vite⁴³, puisque plusieurs économistes que l'on doit considérer comme éminents (tels Hicks, Kaldor ou Keynes) ont été anti-réfutation-

41. F. Hayek, on le sait, est décédé le 23 mars 1992.

42. Cf. N. de MARCHI, *op. cit. supra* n. 9, p. 39 : « [...] most economists are falsificationists, albeit with a small " f " . »

43. *Ibid.*, p. 39. M. BLAUG parle même de son « hastily written little book on methodology » : cf. son livre *The Methodology of Economics or How Economists Explain*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, réimpr. 1981, trad. en français par Alain et Christiane ALCOUFFE, sous le titre *La Méthodologie économique*, Paris, Economica, 1982.

nistes. Il convient, à mon sens, de se demander pourquoi. Seul, jusqu'ici, F. Hayek nous a fourni, à cet égard, une piste valable.

Dans son ouvrage de 1988, N. de Marchi entend, lui aussi, nous éclairer sur ce sujet délicat :

« Les vues de Popper sur l'Économie sont mystérieuses, dit-il. Dans *Misère de l'historicisme*, [Popper] fait même exception de l'Économie, exception liée à l'inconstance des paramètres et aux problèmes de mesure, exception qui va dans le sens suivant. Il retire, au moins implicitement, l'exigence de testabilité de la falsifiabilité requise en Économie. C'est comme si Popper avait soustrait les économistes à l'obligation de suivre les règles de la bonne science mais sans laisser tomber, toutefois, le critère de démarcation. On ne peut dire clairement où cela mène les économistes, et Popper ne nous aide pas à clarifier davantage les choses. De surcroît, pour ce qu'il en est des contacts entre Popper et les économistes de la LSE, il n'y en eut aucun parce que ceux-ci fumaient et que Popper avait la fumée du tabac en aversion »⁴⁴.

Cette explication vaut ce qu'elle vaut, c'est-à-dire, je crois, peu de chose. Nulle part, en effet, dans *Misère de l'historicisme*, K. Popper ne fait clairement l'exception qu'évoque N. de Marchi. Mais, fort heureusement, celui-ci ne se contente pas d'une telle explication. Il ajoute : dans la mesure où il a été reconnu finalement que le réfutationnisme comporte une conception du test des théories qui s'avère trop étroite ou « impraticable » pour les économistes, dans la mesure où cette doctrine rejette toute considération liée au « support des théories par les faits », et dans la mesure où K. Popper lui-même s'est montré trop ignorant des difficultés particulières de l'Économie, pour toutes ces raisons, « il n'y a pas d'héritage poppérien très substantiel en Économie »⁴⁵. Telle est probablement la conclusion que partagent aujourd'hui la plupart des spécialistes de la méthodologie économique. Pourquoi un tel désaveu, somme toute, si tardif ? Que valent les arguments précis qu'on oppose aujourd'hui au réfutationnisme ?

Bien sûr, comme le reconnaît N. de Marchi lui-même, il convient de mettre au crédit de K. Popper l'esprit critique qu'il a inculqué à une génération de chercheurs et de scientifiques, toutes disciplines confondues. Mais c'est une autre affaire pour « les règles que [Popper] préconise dans la pratique de la "bonne" science ».

« Certes, ces règles sont censées exprimer ce qu'implique l'adoption de l'esprit critique, mais si elles ne peuvent être utilisées en Économie autrement que comme un ensemble d'idéaux à poursuivre, et si elles ne peuvent

44. Cf. N. de MARCHI, *op. cit. supra* n. 9, p. 33.

45. *Ibid.*, p. 12.

pas davantage servir à identifier des exemples passés de bonne pratique scientifique, alors il ne nous reste plus que l'attitude elle-même, et guère plus »⁴⁶.

Voici, toutefois, N. de Marchi prêt à reconnaître malgré tout que la philosophie poppérienne des sciences a opéré une mini-révolution au sein de la communauté des économistes professionnels :

« Mais [les] principales leçons [de Popper] contribuèrent à éloigner les économistes de l'idée qu'ils pouvaient établir la vérité et qu'ils pouvaient se satisfaire de critères relatifs à l'acceptation de théories comme la plausibilité fondée sur l'introspection ou la cohérence logique »⁴⁷.

Dans cette perspective, l'influence de K. Popper se serait exercée en faveur de nouvelles façons de faire, la quantification, la rigueur argumentative, l'explication des conditions devant mener au rejet d'une hypothèse, sans toutefois véritablement aboutir à une codification des règles pratiques. Il serait ainsi normal que, les prescriptions méthodologiques issues du falsificationnisme ayant fait leur œuvre, l'on soit maintenant conduit à considérer qu'elles ont fait leur temps. L'heure serait donc à une nouvelle approche méthodologique de l'Économie, consistant à « trouver *comment* exactement les économistes utilisent la théorie, comment ils considèrent leurs modèles, comment ils discutent de causalité, comment ils avancent leurs arguments, comment ils procèdent pour tester leurs suppositions, et ainsi de suite ». N. de Marchi affiche une belle assurance : cette nouvelle approche contribuera à mettre en place « une méthodologie de l'Économie qui soit plus qu'un emprunt à la philosophie de la physique »⁴⁸.

Je ne crois pas, pour ma part, à une telle approche en méthodologie économique. Ce projet semble vouloir suivre la route qui, partant d'un examen minutieux des pratiques réelles, aboutirait à la confection d'une méthode qui cataloguerait systématiquement les seuls procédés légitimes. L'erreur obvie, en cette matière, est de croire que la norme peut être dérivée de l'observation des faits : l'erreur logique est aussi patente en méthodologie qu'elle l'est en éthique. Hume n'observait-il pas que ce qui *doit être* ne peut jamais être inféré logiquement de ce qui *existe de fait*. Si on en est aujourd'hui réduit à exiger que l'analyse des pratiques scientifiques « livre la marchandise », qu'on s'inspire pour cela d'un modèle de la

46. *Ibid.*

47. *Ibid.*, p. 13.

48. *Ibid.*

sociologie ou même de la rhétorique comme chez Donald McCloskey⁴⁹, c'est d'abord parce que l'on persiste à ne pas vouloir se contenter d'une analyse *logique* de l'Économie et que l'on tient à tout prix à ce que l'enquête épistémologique déborde sur des considérations de *méthode* qui soient de nature opérationnelle ou procédurale. Ainsi, c'est, à mon sens, parce que les économistes cherchent une telle méthode pratique et codifiée plutôt qu'une analyse logique de leurs théorisations qu'ils ont finalement abandonné le réfutationnisme.

Incidentement, dans la littérature méthodologique récente, on constate que c'est chez celui qui s'affiche comme le plus critique à l'égard du réfutationnisme qu'une telle distinction — fausse ou trompeuse — est aussi la plus opérante. C'est, en effet, à Daniel Hausman⁵⁰ que l'on doit la critique la plus cinglante du réfutationnisme en matière de méthodologie économique. Radicale, elle entend s'attaquer à la racine du « mal épistémologique » qu'éprouveraient les économistes en manque de méthode. Il n'est donc pas étonnant que ce soit directement au critère de démarcation lui-même que s'attaque D. Hausman. Mais on doit convenir que s'il fallait admettre le bien-fondé de ses arguments, ce n'est pas seulement la méthodologie économique qui devrait subir une sorte d'intervention chirurgicale mais bien toute la philosophie des sciences. En effet, si pour D. Hausman le réfutationnisme est une voie mauvaise en Économie, cela provient du fait que le réfutationnisme lui-même conduirait *en général* à une impasse dont il s'agit d'apprendre à échapper.

« La philosophie de la science de Popper est un véritable gâchis, soutient-il en effet. [...] Pour les économistes intéressés à l'épistémologie, poursuit-il,

49. D. McCLOSKEY, *The Rhetoric of Economics*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1985 et ID., *If You're so Smart. The Narrative of Economic Expertise*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.

50. Daniel Hausman est un philosophe spécialisé en épistémologie de la science économique. Il est co-directeur fondateur d'un périodique qui a maintenant acquis une solide réputation, à savoir *Economics and Philosophy*. Cette revue a pour principe de fournir un lieu de rencontre permettant aux philosophes et aux économistes de s'interpeller mutuellement chacun du point de vue qui lui est propre. Il est remarquable, justement, que cette publication n'exige pas des uns et des autres qu'ils relâchent leurs critères d'excellence spécifiques, qu'ils maquillent leurs propos pour les rendre plus acceptables à l'« autre » lecteur éventuel ou encore qu'ils renoncent à leurs façons de faire habituelles. Quoi qu'il en soit, la discussion qui suit se base essentiellement sur l'article intitulé « An Appraisal of Popperian Methodology » et publié in N. de MARCHI, éd., *op. cit. supra* n. 9, p. 65-85. Mais pour apprécier davantage la pensée de D. HAUSMAN en matière de méthodologie économique, puisqu'elle est globalement mise en cause ici, on consultera également « How To Do Philosophy of Economics », in *Philosophy of Science Association*, vol. 1, Peter ASQUITH et Ronald GIERE, eds, East Lansing, Mich., Philosophy of Science Association, 1980, p. 353-362 ; ID., *Capital, Profit, and Prices. An Essay in the Philosophy of Economics*, New York, Columbia University press, 1981 ; ID., « Is Falsificationism Unpractised or Unpracticable ? », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 15, 1985, p. 313-319, ainsi que son plus récent ouvrage, *The Inexact and*

Popper n'est pas une autorité vers laquelle il convient de se tourner [...] Le point focal de ma critique, ajoute-t-il enfin, c'est la falsifiabilité, à savoir l'idée que ce qui distingue la science de la non-science, ce serait que les affirmations scientifiques seraient falsifiables *et qu'il existerait un certain nombre de règles de procédure que l'on pourrait dériver de la notion de falsifiabilité, et qui caractériseraient la manière dont le scientifique devrait s'y prendre dans son travail* »⁵¹.

D. Hausman le reconnaît volontiers, il n'est pas le premier à avoir critiqué la falsifiabilité comme critère de démarcation⁵². Mais son originalité provient de ce que le procès du réfutationnisme comme philosophie générale des sciences s'instruit dans le cadre plus étroit et plus strict de la méthodologie économique. D. Hausman estime, en effet, que le concept de falsifiabilité n'est rien d'autre qu'un leurre, à propos duquel K. Popper, du reste, se contredirait lui-même, et qui, partant, ne pourrait servir de critère de démarcation. Quel est le cœur de l'argument ? K. Popper, suivant D. Hausman, nous tromperait en prétendant que la formulation de son critère de démarcation est une « pure affaire de logique ». Car s'il est vrai qu'intuitivement parlant, un énoncé théorique peut être caractérisé comme réfutable si et seulement si il peut être éventuellement contredit par au moins un énoncé d'observation, la chose est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. L'opération exige, avance D. Hausman, qu'il soit possible de *convenir* à point nommé, et donc de décider, qu'une certaine proposition, dont la négation est logiquement impliquée par la théorie sous examen, soit reçue ou *acceptée comme vraie*. D. Hausman croit apercevoir ici deux apories suffisantes à elles seules pour remettre en question le réfutationnisme.

La première difficulté insurmontable aurait trait, si on l'en croit, au fait que la dérivation logique des énoncés de base, qu'il s'agisse du sous-ensemble non-vide de ceux que la théorie permet ou de celui de ceux qu'elle interdit, ne peut se faire que si tout un ensemble d'autres propositions sont tenues pour *vraies*. Car sans assumer d'autres connaissances

Separate Science of Economics, New York, Cambridge University Press, 1992, en part., chap. 10, « Karl Popper and Falsificationism in Economics », p. 172-191.

51. Cf. N. de MARCHI, éd., *op. cit. supra* n. 9, p. 17 : « Popper's philosophy of science is a mess [...] Popper is a very poor authority for economists interested in the philosophy of science to look to. [...] My focus is on falsifiability, the idea that what distinguishes science from non-science is that scientific claims are falsifiable and that there are certain rules of procedure which one can derive from the notion of falsifiability, which characterizes how a scientist should go about his business. » C'est évidemment moi qui souligne.

52. *Ibid.*, p. 65, n. 1. D. Hausman rejoint, entre autres, les conclusions d'Adolf GRÜNBAUM, « Is Falsifiability the Touchstone of Scientific Rationality ? Karl Popper versus Inductivism », in R. COHEN *et al.*, eds, *Essays in Memory of Imre Lakatos*, Dordrecht, Reidel, 1976, p. 213-252, de Hilary PUTNAM, « The "Corroboration" of Theories », in *op. cit. supra* n. 7, p. 221-240, et de James LIEBERSON, « Karl Popper », *Social Research*, vol. 49, 1982, p. 68-115.

qui sont ou bien exprimées dans des hypothèses auxiliaires, ou bien implicitement présupposées dans ce qu'il est convenu d'appeler « le savoir d'arrière-plan », il est impossible de déterminer la valeur de vérité des énoncés relatifs à la base empirique de la théorie que l'on cherche à tester, et donc de trancher la question de savoir si la conjecture théorique avancée comme explication de certains faits observés se démarque ou non d'éventuelles affirmations pseudo-scientifiques. La seconde difficulté, vue comme tout aussi insurmontable que la première dans le cadre du réfutationnisme, a trait au fait qu'indéniablement, la falsification effective d'une théorie, et non plus sa falsification de principe, exige d'autres affirmations, fort nombreuses, tenues pour vraies. À ce propos, D. Hausman se fait cinglant : alors, dit-il, que K. Popper nous prévient à maintes reprises que la falsifiabilité n'est qu'une « question purement logique », il faut se rendre à l'évidence que ce « falsificationnisme logique » en occulte un autre beaucoup plus prégnant *et le seul qui fonctionne véritablement en pratique*. D. Hausman l'appelle le « falsificationnisme conventionnel ».

On ne manquera pas d'être étonné de voir D. Hausman servir à K. Popper un contre-argument tout droit tiré de la thèse de Duhem-Quine, quand on sait que, dès 1934, à défaut de pouvoir engager le dialogue avec Quine, K. Popper affronte directement la difficulté épistémologique mise en évidence en 1906 par P. Duhem dans *La Théorie physique*. Quoi qu'il en soit, la critique de D. Hausman repose sur une confusion. Il prétend, en effet, que K. Popper a recours à deux notions distinctes de la falsifiabilité qui sont contradictoires. La notion « logique » n'exigerait rien de plus, suivant l'interprétation de D. Hausman, que la possibilité pour un énoncé d'être contredit par au moins un énoncé de base. La notion « conventionnelle », suivant la dualité introduite dans son analyse, exigerait bien davantage : elle impliquerait l'existence de procédures concrètes, inductives en l'occurrence, pour être en mesure de fixer, par exemple, la valeur de vérité des énoncés d'observation à l'aide desquels, ou contre lesquels, la théorie sous examen sera testée. Mais quoi qu'en dise D. Hausman, le critère de démarcation avancé par K. Popper est purement logique et n'a rien de pragmatique ou d'instrumental, et le fait qu'il faille à un moment donné convenir ou décider conjecturalement de la valeur de vérité des propositions de base à l'aide desquelles on testera une certaine hypothèse théorique n'y change absolument rien. Le critère de démarcation de la science empirique mis en avant par K. Popper pose par définition qu'une certaine théorie *T* est considérée comme « falsifiable » si et seulement si elle partage l'ensemble des énoncés de base possibles en deux sous-ensembles disjoints et non-vides, soit, d'un côté, le sous-ensemble des énoncés de base avec lesquels elle se trouve en accord, et, de l'autre, le sous-ensemble de ceux qu'elle interdit. La seule

thèse d'ordre méthodologique que K. Popper ajoute à cette définition purement logique, c'est que l'adoption d'un tel critère peut seul permettre de départager la science empirique authentique de la pseudoscience. Et cette thèse est de part en part philosophique. C'est pourquoi D. Hausman me paraît commettre une erreur de perspective importante dans son analyse du réfutationnisme. Il ne parvient pas à voir, en effet, que le falsificationnisme est une *logique de la science empirique* et ne vise pas, comme telle, des implications *méthodologiques*, au sens où ce mot est aujourd'hui le plus souvent compris par les spécialistes de ce registre en Économie. Critère purement logique, il ne fait appel qu'à des notions logiques, comme celles de proposition universelle, de déduction, de conséquence logique, d'énoncé de base et aussi de contradiction. Que les notions d'« énoncé de base » ou de « fait observable » (notion que K. Popper traite comme un terme primitif dans sa *Logique de la découverte scientifique*) ne relèvent pas de la « logique pure », ne nous empêche pas de prétendre que le critère de démarcation est une « pure affaire de logique ». Ce critère n'est pas une règle de comportement mais une règle de pensée. Lorsque K. Popper, instaurant son critère de démarcation, élève une telle norme logique au rang de « règle de la bonne pratique scientifique », il est vrai que l'on quitte à proprement parler le domaine des définitions et de la construction de la science comme « langue bien faite », celui de la *méthode* au sens poppérien du terme. Mais cette « règle » n'en devient pas pour autant un précepte opératoire. Faut-il dès lors déplorer qu'elle ne fournisse pas un mode d'emploi susceptible, par exemple, d'informer l'économiste sur la façon dont elle assure les tests des théories explicatives ?

Le critère de démarcation lui-même n'est jamais caractérisé par K. Popper en des termes « méthodologiques », si l'on entend par là une procédure pratique qui pourrait être suivie dans toutes les disciplines selon les particularités de chacune. Chercher quelque chose comme une recette dans le réfutationnisme, c'est céder à cette illusion qu'il est traduisible en une règle de procédure susceptible d'être suivie concrètement dans le travail scientifique de la construction des hypothèses, ou dans celui de la mise à l'épreuve des théories. Logique et méthode, que D. Hausman tient à voir comme dissociées chez K. Popper, sont en fait indissociables dans la démarche exposée dans *La Logique de la découverte scientifique*. Autrement dit, l'exigence de falsifiabilité, une fois formulée et acceptée, ne dit strictement rien quant aux façons de s'y prendre concrètement pour réfuter une théorie sur la base d'observations, en Économie, par exemple, mais aussi dans toute autre discipline scientifique. Logicien de la science empirique, tel est K. Popper. Il peut définir ce qu'il entend par « théorie », par « énoncé de base », par « contradic-

tion », par « corroboration ». Il peut même prouver que tout système propositionnel qui contient une contradiction implique n'importe quoi. Mais il ne peut pas nous indiquer la marche à suivre pour éviter concrètement ce type d'erreurs dans une recherche scientifique particulière. Il est donc déplacé de reprocher à une telle logique appliquée de ne pas rendre des services qui ne figurent pas sur son agenda. En ce sens, le logicien de l'Économie d'obédience réfutationniste ne peut avoir en vue des conclusions méthodologiques, entendues comme des conclusions pratiques : son travail a pour objet d'analyser les théories économiques, de les reconstruire si possible comme des systèmes déductifs de formules bien faites pour en sonder la cohérence, d'en analyser la validité épistémologique et d'en faire voir, le cas échéant, les déficiences ou les limites. Ce travail présuppose une certaine conception de la scientificité mais, en retour, il autorise cette conception à s'adapter, à évoluer et à être plus générale, mouvement accompli précisément du fait du caractère spécifique et irréductible de savoirs comme l'Économie. Conçue comme une logique de l'Économie, la méthodologie économique ne saurait aider quiconque à appliquer des normes élevées au rang d'*idéaux de la pensée* comme s'il s'agissait d'instructions pratiques, de codes répertoriant des marches à suivre, ou de prescriptions techniques universellement applicables. Le logicien des sciences ne dit pas au scientifique ce qu'il faut faire : il lui permet de découvrir comment il convient de penser et comment il convient d'éviter de penser, si l'on veut penser correctement.

L'analyse logique que K. Popper fait de la science, qu'il s'agisse, du reste, de physique ou de sociologie, de biologie ou d'économie, doit être envisagée exactement dans cette perspective et pas autrement. Mais, précisément, c'est cette perspective que D. Hausman n'accepte pas de faire sienne. Si bien qu'à ses yeux la « méthodologie poppérienne » est totalement arbitraire et injustifiée⁵³. Même le rejet de l'inductivisme par K. Popper paraît alors sans fondement :

« [Popper] insiste pour dire que la science devrait chercher à faire des réfutations plutôt que des vérifications parce que (comme le problème de l'induction est censé le faire voir) nous ne pouvons jamais compter sur une confirmation basée sur une bonne preuve empirique. Mais, à dire vrai, alors que nous ne pouvons jamais falsifier les théories, nous *pouvons* quelquefois les vérifier. Pour falsifier les théories prises individuellement, il nous faut faire

53. Cf. l'argument qui constitue le pivot de la démonstration de D. HAUSMAN, in N. de MARCHI, éd., *op. cit. supra* n. 9, p. 17 : « La difficulté sérieuse de la falsifiabilité logique réside en ce que tout test requiert un savoir d'arrière-plan aussi bien que des énoncés de base. [...] Si c'est bien le cas, il ne nous est plus possible de falsifier les *théories*, mais seulement des systèmes complets qui les amalgament. [...] C'est dire qu'en ce sens, il n'y a à peu près plus rien qui puisse être qualifié d'infalsifiable. »

appel à des connaissances d'arrière-plan aussi bien qu'à des énoncés de base intervenant comme des prémisses. Mais avec une telle expansion des prémisses, on peut également mettre en forme des arguments valides en faveur des théories. Un support factuel peut ainsi être obtenu, ce qui est heureux, puisque nous ne pouvons avoir une bonne raison de considérer une théorie comme falsifiée par les données d'observation qu'à la condition que les suppositions auxiliaires nécessaires soient elles-mêmes bien supportées par les faits »⁵⁴.

D. Hausman conclut dès lors que si nous devons recourir à un ensemble de propositions *confirmées* pour établir la *fausseté* d'une certaine théorie, alors les mêmes confirmations peuvent être vues comme établissant la *vérité* d'une autre théorie.

L'erreur de D. Hausman vient encore, à mon sens, de sa volonté de n'accorder de crédibilité à la logique de la science que pour autant que des règles pratiques en dérivent. Un retour à la très claire distinction conceptuelle opérée par K. Popper entre *falsifiabilité* et *falsification* me paraît suffire à contrer la critique de D. Hausman. K. Popper réaffirme cette distinction dans le *Post-scriptum* :

« (1) " falsifiable " en tant que terme logico-technique, au sens du critère de démarcation : ce concept purement logique — " falsifiable en principe ", pourrait-on dire — repose sur une relation logique entre la théorie en cause et la classe des énoncés de base (ou des falsificateurs potentiels qu'ils décrivent) ;

(2) " falsifiable " au sens où la théorie en question pourrait être falsifiée *définitivement de manière concluante ou démontrable* (" démontrablement falsifiable "). J'ai toujours insisté sur le fait que même une théorie évidemment falsifiable au sens (1) n'est jamais falsifiable en *ce sens*. C'est d'ailleurs pour cette même raison que j'ai, en règle générale, employé le terme " falsifiable " uniquement dans le sens technique (1). Pour ce qui est du deuxième sens du terme, j'ai la plupart du temps parlé non de " falsifiabilité ", mais plutôt de " falsification ", et des problèmes qui en découlent »⁵⁵.

Ainsi, le réfutationnisme, en prônant qu'on reconnaisse le caractère réfutable des théories scientifiques authentiques, affirme seulement que le caractère proprement empirique des lois scientifiques universelles, de quelque discipline que l'on parle, provient du fait crucial que, si elles sont vraies, elles interdisent certains phénomènes. Si l'Économie est une science théorique empirique, ce dont K. Popper ne doute absolument pas, alors les lois qu'elle prétend découvrir doivent avoir ce même caractè-

54. *Ibid.*, p. 18.

55. Cf. K. POPPER, *Le Réalisme et la science*, op. cit. supra n. 16, vol. I, Paris, Hermann, 1990, p. 4.

tère logique et cette même propriété méthodologique. C'est à cette seule condition que les lois, qui sont l'aspect crucial des théories que nous formulons pour rendre compte de ce qui peut être observé, nous informent sur la structure du monde (physique ou social) : il faut qu'il soit *logiquement possible* que certains phénomènes observables entrent en contradiction avec ces lois et infirment nos théories. Indépendamment de la question de savoir s'il existe réellement des lois en Économie, s'il n'existe aucun phénomène d'observation qui puisse entrer en contradiction avec une loi conjecturée ou une théorie posée par hypothèse en ce champ disciplinaire, alors cette loi ou cette théorie sont dites logiquement irréfutables et ne possèdent dès lors, en vertu du critère proposé, aucun contenu empirique.

Le réfutationnisme se ramène donc pour l'essentiel à la formulation d'une norme de logique appliquée, et la question de savoir comment cette norme peut être mise en pratique ne se pose pas : la distinction entre « falsifiabilité » et « falsification » est elle aussi une « pure question de logique », et ce que D. Hausman appelle la « falsification conventionnelle », qu'il oppose à la « falsification logique », ne peut pas être comprise en supposant que K. Popper s'était donné pour tâche d'inférer du concept logique de falsifiabilité un ensemble de règles de méthode susceptibles d'être suivies à la lettre par les praticiens de l'Économie. L'idée même que K. Popper ait mis en avant une « règle de méthode » demandant expressément aux scientifiques de chercher à réfuter leurs théories plutôt qu'à les confirmer est, en ce sens, tout à fait équivoque. Car, K. Popper soutient que la confirmation, au sens inductiviste du terme, n'existe tout simplement pas : elle est une pure illusion. Si bien que même dans les cas où, par exemple, un économiste prétendrait avoir « confirmé statistiquement » une théorie donnée, il conviendrait plutôt de considérer qu'il a tenté quelque chose qui équivaut logiquement à un essai de réfutation⁵⁶. La « règle de méthode » n'est donc, tout compte

56. C'est très exactement l'argument que F. Hayek sert aux keynésiens : « [...] we find the curious situation that the (Keynesian) theory, which is comparatively best confirmed by statistics because it happens to be the only one which can be tested quantitatively, is nevertheless false. Yet it is widely accepted only because the explanation earlier regarded as true, and which I still regard as true, cannot by its very nature be tested by statistics. » Cf. F. A. HAYEK, « Inflation, the Misdirection of Labour, and Unemployment », Occasional Paper 45, Institute of Economic Affairs, juillet 1975, repris in *The Essence of Hayek*, dir. Chiaki NISHIYAMA et Kurt R. LEUBE, Stanford, Hoover Institution Press, 1984, p. 3-17, en part. p. 7. Ce texte est la version révisée d'une conférence prononcée le 8 février 1975 au « Convegno Internazionale : Il Problema della Moneta Oggi », organisé à Rome par la Academia Nazionale dei Lincei pour commémorer le centième anniversaire de naissance de Luigi Einaudi. Cf. aussi « The Pretence of Knowledge », Alfred Nobel Memorial Lecture, Stockholm School of Economics, texte publié in *Les Prix Nobel en 1974*, Stockholm, Fondation Nobel, 1975, repris in F. A. HAYEK, *New Studies in Philosophy, Politics, Economics and the History of*

fait, qu'une règle d'interprétation susceptible de révéler ou de mettre en lumière le seul statut épistémologique qu'il convienne d'accorder légitimement au test des hypothèses théoriques en matière de science empirique.

III. — À QUOI SERT DONC LA MÉTHODOLOGIE ÉCONOMIQUE ?

J'aimerais conclure en affirmant que le paralogisme le plus répandu — mais aussi peut-être le plus nocif — des économistes et des philosophes « méthodologues » de l'Économie est de considérer que la méthodologie est une discipline capable d'améliorer la pratique de l'Économie par la découverte de règles procédurales qui soient plus que des normes de logique appliquée. Je soutiens, pour ma part, que le réfutationnisme doit être vu et apprécié comme une logique appliquée à la science empirique, à l'économie aussi bien qu'à la biologie et à la physique. La notion de « méthodologie économique », dans la mesure où l'expression laisse entendre que l'élaboration de normes logiques permettra non seulement l'examen des résultats obtenus par les économistes mais aussi la mise au point de procédures plus strictes pavant la voie à la « bonne façon de faire de la science », est une notion en porte-à-faux, voire vide de sens.

Tous les concepts logiques du réfutationnisme ont leur pertinence pour l'examen de la théorie économique. La question se pose cependant de savoir quel degré de construction on doit requérir pour les normes qui y sont proposées. De tels exemples de concepts normatifs sont : « contenu empirique », « réfutabilité », « testabilité », « énoncé de base », « profondeur d'une théorie », « simplicité », « degré de probabilité logique », « corroboration », « vérisimilitude ». Tous ces concepts n'ont pas fait l'objet d'analyses poussées, loin s'en faut. Qui plus est, dans certains cas, le plus patent étant celui du concept de « vérisimilitude », l'analyse logique a mis au jour des vices rédhibitoires⁵⁷. Dans d'autres cas encore,

Ideas, Londres/Chicago, Routledge & Kegan Paul/University of Chicago Press, 1978, p. 23-34, et inclus également in C. NISHIYAMA et K. LEUBE, *op. cit.*, p. 267-277.

57. Sur cette question, la littérature est nombreuse : cf., en part., Pavel TICHY, « On Popper's Definitions of Verisimilitude », *British Journal for the Philosophy of Science*, 25, 1974, p. 155-160 ; Ilka NIINELUOTO, *Is Science Progressive?*, Dordrecht, Reidel, 1984 ; Graham ODDIE, « The Poverty of the Popperian Program for Truthlikeness », *Philosophy of Science*, 53, 1986, p. 163-178, et enfin Gerald LAFLÉUR, « Vérisimilarité et méthodologie poppérienne », *Dialogue*, 28, 3, 1989, p. 365-390.

l'analyse poppérienne a permis l'ouverture d'un débat qui dure encore, comme à propos du concept de « support inductif »⁵⁸.

On peut concevoir trois stades distincts de construction de tels concepts logiques. Au niveau le plus élémentaire, ils sont, comme on dit souvent, « intuitifs ». On en a, diversement, une intelligence stimulante, une compréhension plus ou moins vive ou une représentation plus ou moins équivoque. La seule façon connue de sortir de ce flou conceptuel, c'est de procéder à l'analyse logique et de *définir* les termes ou les concepts, ce qui requiert l'identification de conditions individuellement nécessaires et conjointement suffisantes. C'est une procédure difficile et, faut-il l'avouer, périlleuse, car c'est un pari qu'il est la plupart du temps impossible de tenir. L'échec guette donc le plus souvent celui qui s'aventure dans cette voie.

Y parvenir, par contre, peut permettre d'accéder au deuxième degré de l'échelle de précision conceptuelle imaginaire que je propose de prendre en considération. À cette étape, la conceptualisation exige une véritable formalisation. Certains concepts logiques du réfutationnisme ont réussi à franchir cette étape, le concept de falsifiabilité par exemple ; d'autres non, le plus célèbre d'entre eux étant justement celui de « vérisimilitude ».

Finalement, un troisième stade d'éclaircissement pourrait être envisagé : la mise en œuvre méthodologique opérationnelle. Ce stade serait atteint pour un concept logique donné, si l'on pouvait stipuler un ensemble d'opérations à effectuer méthodiquement pour obtenir un résultat pratique dans une discipline scientifique donnée. De telles opérations permettraient, en l'occurrence, l'évaluation du bien-fondé d'une certaine théorie avancée dans un champ de recherche donné pour rendre compte de phénomènes observés. Ainsi, par exemple, si l'on suppose que la non-contradiction est formellement conçue comme elle l'est habituellement, la mise en œuvre opérationnelle de cette norme exigerait que l'on sache exactement comment s'y prendre pour démontrer qu'une certaine théorie, par exemple la Théorie de l'équilibre général, est exempte de contradiction. L'axiomatisation et la formalisation d'une théorie scientifique relèvent probablement d'une telle procédure opératoire, et l'axiomatique d'Arrow-Debreu pour la Théorie de l'équilibre général peut sans

58. La controverse a été lancée par l'article de K. R. POPPER et David MILLER, « A Proof of the Impossibility of Inductive Probability », *Nature*, 302, 1983, p. 687-688, suite auquel de très nombreux articles, y compris d'autres de K. Popper lui-même, ont vu le jour. Pour se donner une idée de l'enjeu du débat, on consultera l'étude de David ZWIRN et Henri ZWIRN, « L'argument de Popper et Miller contre la justification probabiliste de l'induction », *L'Âge de la science*, 2, 1989, p. 59-81. On consultera également l'article d'Alain BOYER, « Une logique inductive probabiliste est-elle seulement possible ? », *Cahiers du CREA*, 14, 1990, p. 123-145, celui de Jacques DUBUCS, « Carnapès ab omni naevo vindicatus », *ibid.*, p. 97-120 et enfin celui de D. MILLER, « Reply to Zwirn & Zwirn », *ibid.*, p. 149-153.

doute être considérée comme une telle réalisation, à l'instar de l'axiomatique de Reichenbach pour la théorie de la relativité restreinte. Mais, comme on l'imagine aisément, les cas où un tel programme a été accompli sont plutôt rares, non seulement en Économie mais aussi dans les sciences physiques, ou dans les sciences biologiques.

Par référence à cette échelle imaginaire, il nous faut considérer qu'aucune des normes logiques du réfutationnisme n'est opératoire. En fait, s'il est possible de soutenir, comme on l'a fait dans le cas du concept de vérisimilitude, que le passage du stade 1 au stade 2 n'est pas véritablement nécessaire pour établir la légitimité ou l'utilité intellectuelle d'un concept épistémologique, j'aimerais soutenir qu'*a fortiori*, le passage du stade 2 au stade 3 ne l'est pas davantage, voire qu'il l'est moins encore. Si c'est au nom d'une telle exigence qu'on rejette aujourd'hui le réfutationnisme, comme cela semble être très souvent admis dans les critiques actuelles de Popper, il importe d'affirmer qu'il y a là un profond malentendu. En effet, une très grande majorité des concepts à l'aide desquels les philosophes des sciences analysent les théories, qu'ils soient falsificationnistes ou non, n'est pas de nature procédurale. Ces notions sont de part en part spéculatives et n'ont pas de visée instrumentale.

On ne peut donc rien reprocher à ceux qui, philosophes, s'intéressent à la logique de la science empirique et cherchent à construire de tels concepts. S'en prendre à la logique de K. Popper sous prétexte qu'elle n'a pas de conséquences pratiques susceptibles d'engendrer plus promptement des résultats de recherche en Économie, c'est engager un mauvais procès. Chercher dans la philosophie des sciences un discours de la méthode, au sens pratique de l'expression, c'est se donner une mauvaise cause. Et finalement, rejeter le critère falsificationniste de démarcation sous le prétexte qu'il occulte son caractère nécessairement conventionnaliste, c'est-à-dire pragmatique, revient à cultiver le quiproquo.

À défaut de pouvoir vraiment se doter d'une « méthodologie » efficace, faite de règles à suivre et de conseils sur ce qu'il convient de faire on non en pratique, les économistes intéressés par la réflexion épistémologique sur leur science devraient se convaincre qu'ils peuvent et doivent être des logiciens, et non pas des ingénieurs de la méthode. Je préfère soutenir pour ma part que la valeur de la réflexion épistémologique sur la science empirique est comme une valeur ajoutée : elle est essentiellement liée à un travail de traduction ou de reconstruction rationnelle, et donc souvent de transformation, dont le seul bénéfice anticipable n'est pas la possibilité de diriger le chercheur dans sa démarche scientifique quotidienne (dans sa tâche « normale » pour reprendre une catégorie de T. S. Kuhn), mais plutôt de lui fournir de nouveaux arguments afin qu'il puisse mieux assurer les fondements de son savoir et étayer ses théorisations en met-

tant en évidence, le cas échéant, leur validité logique. En dehors de cette perspective relativement peu pratique, et de part en part méta-scientifique, je soutiendrais volontiers que la « méthodologie économique » n'existe pas. Elle est, de fait, un mythe bien entretenu et qu'il faut combattre. Envisagée comme une logique appliquée, l'épistémologie de l'Économie est possible et souhaitable. Mais conçue ou explorée comme une régulation de la pratique, elle est tout simplement impossible, elle n'existe pas de fait, et elle n'existera jamais. Parce qu'ils ont malencontreusement cherché dans le réfutationnisme une méthode qui leur permettrait de pratiquer une science meilleure et parce qu'ils ne l'ont pas trouvée, les économistes, apparemment, s'en détournent, et cela plus que jamais au cours de la dernière décennie. Sans doute, l'erreur de perspective leur était-elle propre dès le départ. Ce ne fut certainement pas celle de K. Popper⁵⁹.

Robert NADEAU,
Université du Québec à Montréal.

59. Des remerciements sont dus à Gérard Lafleur et à Éric Brian pour les nombreuses corrections qu'ils m'ont suggérées d'apporter à une version antérieure de ce texte. Des remerciements sont également dus au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada ainsi qu'au Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche du gouvernement du Québec pour le soutien financier apporté.